

dans une même espèce animale, dans une même race, les sujets n'exigent pas tous les mêmes quantités d'eau, les uns en demandent plus, les autres moins : on exprime cette différence, dans la conversation ordinaire, en disant que tel animal est plus buveur que tel autre. Enfin, le même individu ne demande pas toujours la même quantité d'eau, la vache pendant sa lactation, par exemple, boit plus que lorsqu'elle est tarie.

Il n'est donc pas facile de se servir des chiffres de Pabst puisqu'ils sont exposés à tant de variations. Mais, en supposant même qu'ils fussent exacts et acceptables dans la pratique, leur application n'en serait toujours que très-restreinte ; car il faut d'abord déterminer la quantité d'eau contenue dans les aliments et suppléer ensuite à ce qui manque s'il y a lieu. C'est-à-dire que si l'on trouvait dans les aliments des bêtes à cornes 2 d'eau pour 1 de matière de solide, il faudra ajouter 3 d'eau.

Mais quel est le cultivateur qui aura la patience et le temps de se livrer à ces recherches ? Il vaut donc bien mieux laisser de côté ces chiffres pour adopter des données plus pratiques. Parmi ces données la plus exacte est celle que nous trouvons énoncée dans un article de M. L. Moll :

*Jamais la nourriture ne doit être à tel point aqueuse, que l'animal n'éprouve plus le besoin de boire.*

Le bétail doit recevoir une alimentation régulière, dans sa quantité, dans sa qualité et sa nature. Cependant, il n'est pas possible, dans la pratique, de toujours distribuer la même alimentation, alors, il faut diminuer autant que possible les inconvénients des changements dans la nature des aliments par des *transitions graduelles*. Si, par exemple, on veut faire passer le bétail de la nourriture sèche de l'étable à la nourriture verte du pâturage, il faut l'habituer peu à peu à cette dernière, en l'augmentant graduellement et diminuant dans la même proportion la nourriture sèche. Ainsi, pendant quelque temps, on donnera un quart de nourriture verte et trois quarts de nourriture sèche, puis on donnera ces deux nourritures en proportions égales, ou moitié de l'une et moitié de l'autre, puis, plus tard, on pourra distribuer trois quarts d'aliments verts et un quart seulement d'aliments secs ; après quoi l'alimentation pourra se composer exclusivement de nourriture verte. Le même soin doit être apporté lorsqu'on fait passer les animaux de la nourriture verte à la nourriture sèche et même l'hiver lorsqu'on trouve bon de remplacer une partie de la nourriture sèche par des aliments aqueux.

La principale raison qui rend cette gradation nécessaire, c'est que par là, on évite de nombreux accidents tels que diarrhée, indigestion, accidents très-fréquents dans la pratique ordinaire, parce qu'en général les cultivateurs ne traitent pas leurs bestiaux avec les soins convenables.

Mais pour parvenir à effectuer ces transitions graduelles, on comprend qu'il est d'absolue nécessité de régler des rations de manière que l'alimentation soit toujours également riche et abondante. La meilleure manière d'arriver à cette régularité désirable est de peser ou de mesurer les aliments. Cependant nous comprenons parfaitement que ces pesées et ces mesurages faits avant chaque repas doivent être une opération longue et fastidieuse ; alors on peut sans inconvénient faire des pesées d'essai afin de déterminer les volumes nécessaires de chaque aliment qu'on prend ensuite pour unité de mesure, au moins pour un certain nombre de jours.

On obtient ainsi une uniformité dans l'alimentation qui réunit les trois grands avantages suivants : facilité de faire passer, sans danger, les animaux d'une nourriture à une autre ; faculté de distribuer constamment la même quantité d'aliments ; et possibilité de se rendre parfaitement compte de la quantité de fourrage consommée et par conséquent de celle

qui reste intacte, c'est donc, pour cette raison, un moyen de contrôle important et qui permet au cultivateur de fixer la distribution des aliments et le nombre d'animaux qu'il doit garder suivant sa richesse en fourrages.

Les heures des repas doivent aussi être l'objet de l'attention du cultivateur. Partant de ce principe que ce n'est pas la nourriture que les bestiaux mangent qui leur profite, mais plutôt celle qu'ils digèrent, les heures des repas devront être réglées de manière qu'ils aient tout le temps nécessaire pour digérer tout ce qu'ils ont absorbé avant de recevoir une nouvelle provision de nourriture. D'un autre côté, il ne faut pas que les repas soient trop éloignés les uns des autres, parce qu'alors les animaux s'affaibliraient, s'agiteraient, ne profiteraient plus aussi bien des aliments absorbés et surtout se jetteraient avec avidité sur la nourriture donnée au repas suivant, la mâcheraient incomplètement, ne pourraient l'élaborer en entier, et une grande partie des principes nutritifs passeraient intacts dans les déjections, ce qui est autant de perdu ; sans compter qu'on expose les bestiaux à de fréquentes indigestions qui nuisent toujours à leur santé et à l'abondance de leur production.

Tous les animaux ne digèrent pas également vite les aliments qu'ils absorbent, parmi les animaux de la ferme, ce sont les ruminants, bêtes-à-cornes et moutons qui digèrent le plus lentement ; tandis que chez les pores la digestion se fait avec une extrême rapidité, les chevaux tiennent le milieu entre les deux premières catégories.

Suivant cette donnée, on peut assurer que les bêtes-à-cornes et les moutons peuvent, sans souffrir, ne recevoir que deux repas par jour, pourvu que les heures soient bien choisies, échelonnées convenablement et que la durée des repas soit d'au moins deux heures pour les bêtes-à-cornes à l'engrais et un peu moins pour les autres sujets de la même espèce. Pour les chevaux, il faut au moins trois repas. Les pores et surtout les pores à l'engrais sont plus exigeants, leur appareil digestif possède une activité qui n'est égalée par aucune des autres espèces domestiques, en conséquence leurs repas doivent être plus rapprochés, mais comme leur estomac est d'une faible capacité, le volume de la nourriture devra être moindre. En général, on trouve très-avantageux de leur donner cinq repas par jour.

## REVUE DE LA SEMAINE

Si l'intérêt privé, lorsqu'il n'est pas contenu dans de justes limites, exerce une si funeste influence sur les esprits et les jette dans le modérantisme, que ne doivent pas faire les intérêts politiques ? Examinons cela un peu, et considérons ce qui se passe de nos jours dans la plupart des pays civilisés qui jouissent de ce qu'on nomme, avec tant d'emphase, les libertés constitutionnelles. Là, sous le régime introduit par ces fameuses libertés, les hauts fonctionnaires publics ne peuvent se maintenir en position qu'avec l'appui d'une majorité. Indubitablement, leur grande préoccupation, leur principale affaire, on peut dire, ne saurait être autre que de conserver cette majorité, de la rendre chaque jour plus forte, s'il est possible. Mais ce n'est pas besogne facile, car parmi ceux que l'on tient à s'attacher, et on y tient fortement puisque c'est une question de vie ou de mort, peu sont d'accord en fait de principes. Les uns nient ce que les autres avancent, affirment et soutiennent, et ceux-ci abhorrent ce que ceux-là respectent et chérissent. On se dit qu'il faut pourtant rallier sous un même drapeau tant d'éléments divers. Or, comment y parviendra-t-on ? Par des concessions. Pour satisfaire les uns, on consentira à faire fléchir certains principes, à les interpréter d'une façon plus que bénigne, à les taire même ; pour contenter les autres, on souf-